

Jets de mots

Michel Guillemin

Intuition

• *On en a conduit (à l'H.P.)... mais on en a laissé III [des fous dehors] »,*

Comme les enfants en ont l'intuition, le conte, le mythe, l'imaginaire viennent en lieu d'un savoir manquant, encore impossible ou interdit. Pour Freud, parfois humoriste, l'humour serait la trace consolante, le témoignage réitéré de l'amour maternel précoce inscrit dans la psyché de l'enfant.

Quand, plus tard, l'humour est appelé à la rescousse dans des situations difficiles, il recrée par métaphore, par déplacement, la voix consolante, le discours réconfortant de l'objet d'amour primaire, celui qui venait apaiser la souffrance et la solitude.

L'humour est une *illusion* contenante.

En maintenant une distance à l'égard de soi, il déplace à l'extérieur ce qui pèse trop sur le Moi... pour en rire. L'humour permet, en la créant, d'adhérer à une fiction qui soulage et, dans le même temps, de démentir cette même fiction en la mettant en scène à l'extérieur de soi.

En entraînant des mouvements psychiques de condensations, de déplacements, d'identifications... l'humour tente de recréer un monde d'enfant, de rire et de consolation.

Pour s'épargner une dépense en évitant le déplaisir, pour revenir par la métaphore, par la métonymie à un moment de connivence perdu, pour satisfaire à bas bruit un désir de reconnaissance ou mettre à distance le souvenir d'un abandon, le jeu de mots et le jeu sur les mots ouvrent sur une autre scène, ils éclairent un certain rapport du langage au désir.

L'étranger, l'étrangeté ne sont jamais loin et souvent en soi.

Les mettre en perspective permet au sujet de mesurer leur écart et ses inquiétudes. L'Autre adoré ou haï est progressivement perçu... autrement.

La Société (prodigue en points de persécution) est mise à distance par la critique humoristique de ses structures, de ses organisations, de ses mœurs, de ses membres.

Confronté à cette Grande-Autre Terrifiante qui ne comprend décidément rien, le créateur d'humour, au moment où il le crée, rencontre rapidement des points d'impossible: « *Tout ne peut pas se dire!* ».

Au creux d'un groupe «Humour» institutionnel et hebdomadaire que fréquentent de nombreux patients, ces points d'impossible engendrent rapidement des questions:

« *Pour faire un bon mot, tout peut-il se dire?* »

Puis des constats, des réponses, des commentaires:

« *Ici, oui! Mais dehors?* », « *Pouvons-nous user encore de l'énergie à vouloir être drôles quand nous en dépensons tant à ne pas paraître fous?* », « *Fonctionnons-nous, nous-mêmes, comme des Sociétés. Comme elles, pouvons-nous mettre en place des projets, nous impliquer, rire comme les autres et faire rire...?* »

Comme des mômes!

« *HO, HL, HDT, c'est des noms de Diesels allemands I?* »,

En s'originant dans la relation au manque dans l'Autre, la vie psychique ne peut pas être dans la logique. Elle est même souvent en contradiction notoire avec le discours conventionnel.

L'humour, en utilisant toute la gamme qu'offrent les mots et leurs agencements, rompt avec ce discours qui instaure un rapport mécanique de cause à effet, (discours de la science...)!

L'humour fait feu de toute parole, dans tous les sens.

L'humour traque l'objet manquant, la métaphore qui fuit, l'objet métonymique qui échappe. Si cet objet est trouvé, si le sujet est comblé, alors le désir (la libido de Freud, fondement de la vie psychique pour le psychanalyste) est en danger et c'est l'angoisse qui guette, car, dans la vie psychique, ce type de réussite n'est pas sans risques.

C'est pourquoi, faire de l'humour est parfois dangereux.

L'exercice que la fabrication d'une matière humoristique nous propose s'inspire du « *trouvé-crée* » winnicottien au sens où le créateur du trait, de

1 Dans ce sens que Lacan a pu dire que le désir de l'hystérique était de se constituer comme énigme aux yeux de la science, donc comme ratage, comme hors sens par rapport au discours commun.

lanitude, de l'effet de mot ou de sens est, en même temps, son premier émetteur-récepteur (rire intérieure).

L'humour fait, en temps réel, du créateur lui-même sa propre machine à sens, à décaler le sens, à créer ou à pressentir le sens... qui le fera rire le premier, comme un enfant de sa découverte!

Pour appuyer cette hypothèse, il faut que l'objet « *trouvé-crée* » préexiste.

Ce qui implique pour chacun et en groupe, quelques capacités langagières minimales et partagées.

Chercheur-Inventeur-Récupérateur, Créateur-Émetteur, Récepteur-Créateur, des boucles se déploient dans le huis-clos du groupe, dans le huis clos du psychisme de chacun qui, peu à peu, se propagent, se déclinent lors du retour au monde, au monde du réel et au réel du monde.

On peut modestement penser le groupe Humour comme un ensemble psychique dynamique fournissant un espace intermédiaire, une aire winnicottienne (encore lui!) qui produirait du lieu et des conditions favorables pour un rappel supportable de ce qui a déjà eu lieu... sans lieu!

Humour : Vérité vraie ou faux mensonge?

Si vous comprenez ce qui m'arrive... c'est vous qui allez devenir fou!

En Logique il y a deux valeurs: le vrai et le faux.

En psychanalyse, une seule valeur: le phallus, le signifiant absent, point de manque, le raté à l'origine du sujet.

Dans l'inconscient, et parfois dans la cure, il ne peut donc pas y avoir de vrai, de faux, de mensonge.

Il n'y a pas non plus de savoir *a priori* (Freud dans son commentaire sur l'Homme aux rats) : « *La science analytique doit être remise en question dans l'analyse de chaque cas* ».

Il ne s'agit pas ici de se taire ou de parler, mais que la parole ne soit pas un savoir ce qui risquerait de mettre l'analyste en position de pouvoir qui objectiverait le sujet.

En cela l'humour ne « risque » rien.

Pas de vrai, pas de faux, pas de mensonge, pas de savoir,

« « « Seulement » » » équivoques, contradictions, glissements de sens, multiplicité des lectures.

Mascotte

Le saumon est la mascotte du Groupe Humour.
Il remonte les courants pour aller frayer.
Il va à l'envers et pourtant, sans rien en savoir, **il** n'hésite pas.

L'humour dans ce cadre est un travail à l'envers, appuyé sur l'envers de ces patients qui rient si peu, sur leur capacité à penser « à l'envers »¹ qu'ils connaissent si bien, à s'entendre dire à longueur de comportementalisation que c'est leur corps, leur psychisme qui est à l'envers.

Si le symptôme est une métaphore, l'humour partira de la métaphore pour sourire du symptôme, sans pourtant en sous-rire.

Se réalisera alors peut être, sur ce chemin rebroussé, le surgissement soudain qui verra la substitution signifiante d'un signifiant nouveau à un signifiant ancien refoulé.

Et cette fois-ci ... « dans le bon sens » !!!

Fous [rires] de divan

« C'est parce que ma mère ne m'a pas allaité que depuis je biberonne! »

À l'aube de l'histoire de la psychanalyse il y eut très peu d'humour.

Charcot et sa clinique du visuel montre et, de fait, accepte ce qu'elle ne comprend pas.

Sa limite: intégrer en l'humanisant l'hystérie à la médecine.

Apport pour Freud: l'effet d'après coup dans la constitution du symptôme.

Breuer, médecin, découvre l'importance de la parole.

Anna O. s'améliore, ses symptômes disparaissent dans et par une relation langagière thérapeutique.

Mais le transfert envahit la scène et Breuer se défile à la première amélioration.

Résultat: Anna O. vit une grossesse nerveuse éminemment symbolique dont le père serait Breuer.

Apport pour Freud: ses premiers outils de travail.

- La conviction de l'existence de l'inconscient lié aux effets du langage.

- L'importance des mots dont **il** joue et du transfert qu'il interroge.

1 « T'es léger à l'envers, t'es pas le Géant Vert! ».

Avec Emmy von N. Freud travaille avec la parole en parallèle à l'hypnose et à l'hydrothérapie. « *la parole permet de décharger les affects et que l'être humain trouve dans le langage un équivalent de l'acte.* »¹

Concevant le symptôme comme une réminiscence Sigmund pousse Emmy à parler de ses symptômes (douleurs gastriques). Emmy, en lui demandant de se taire (ne pas être dans une position de pouvoir) invente l'association libre qui permet au patient un développement subjectif en soi bénéfique.

Jusque-là, on ne rigole pas encore vraiment sur les divans.

Le discours est conventionnel, tend au Urt bien unifié.

C'est ce que la position analytique abrase en posant d'entrée comme point de structure que le sujet est divisé, du côté de la multiplicité, dans sa répétition du besoin, dans le trouble de son désir et bien au-delà de la subjectivité de sa demande.

Elizabeth von R.², que sa douleur au talon d'Achille empêche de se présenter aux autres, permet à Freud de repérer une équivoque langagière (« auftreten » = présenter = « céder le pas ») qui signe son symptôme.

« *Je fais attention aux mots dit-il, ils me surprennent, ils me semblent équivoques* »...

Équivoque que Lacan revendique pour toute interprétation.

En note Freud évoque le cas de Cécily M. : chez elle « *j'ai pu observer les plus beaux exemples de symbolisation... et que j'ai pu désentortiller les nœuds les plus compliqués.* »,

- Dispute avec son mari: « *ses mots était comme des coups reçus en plein visage* » => paralysie faciale.

- Remarque désobligeante « *qu'elle avait eu du mal à avaler.* » => constriction de la gorge.

Mais l'importance métonymique du signifiant est encore insuffisante pour résoudre les symptômes.

Dans la psychogenèse des névroses, Freud insistera encore sur l'importance de cette anatomie du langage sur laquelle Lacan va rebondir.

Outre l'équivoque, Elisabeth von R" fournit à Freud un autre élément conceptuel fondamental: la multiplicité.

« *Presque toujours, en recherchant la détermination de ces sortes d'états, j'ai découvert non pas un seul motif, mais un groupe de motifs.* »

¹ Page 27 - En parlant de Dora, Freud évoque le silence, l'aphonie quand l'être aimé est parti, quand la parole chute si elle n'apporte plus rien à la relation.

² Elisabeth Von R. plus connue dans le monde de psychanalyse comme étant la mère du petit Hans.

Ce que Breuer reprend: « *pour qu'un symptôme hystérique affecte un sujet il faut que plusieurs facteurs agissent simultanément ; suivant l'expression de Freud, le symptôme est toujours surdéterminé* ». 1

Un symptôme ne peut s'appréhender dans un rapport seul de cause à effet, mais comme la trame d'un tissu qui tient par l'intrication de plusieurs éléments, mettant en œuvre plusieurs entrelacs d'événements (du côté de la réalité et du symbole), de discours, de paroles, de mots maillés entre eux.

Ce que Lacan résume en « *Comprendre peut empêcher de penser.* » qui permet de penser une action qui se défait, comme un nœud se dénouant, comme une trame qui se lâcherait.

Dans la même année 1892, Lucie R., qui avait perdu l'odorat et à qui Freud ne peut pas consacrer tout son temps, avec qui il abandonne l'hypnose, lui permet d'inventer la séance à durée variable et sa théorie du symptôme traumatique issue de l'étude des contradictions.

« *Le traumatisme c'est quand deux affects contradictoires vont se heurter.* ».

Ce faisant, Freud constate: « *J'avais remplacé un symptôme par un autre.* », Il élabore que le symptôme peut être multiple et se crée sous des conditions de forte contradiction.

« *Le véritable moment traumatisant est celui où la contradiction s'impose au moi et où celui-ci décide de chasser la représentation contradictoire. Par ce rejet, la représentation n'est point anéantie mais seulement repoussée dans l'inconscient* ».

Avec Dora, Freud traverse le symptôme et met au jour la « structure de l'hystérie. » au prix de quelques changements techniques: « *le travail avait jusqu'alors pour point de départ les symptômes et pour but de les résoudre les uns après les autres. Depuis j'ai abandonné cette technique... Je laisse maintenant au malade lui-même le soin de choisir le thème du travail... et prend par conséquent, pour point de départ, la surface que son inconscient offre à son attention. J'obtiens alors la solution des symptômes par fragments, enchevêtrés dans des contextes différents et répartis sur des périodes fort éloignées.* »

1 Page 33 - Dora « À mon avis une seule pensée, un seul fantasme inconscient ne suffisent pas ... à engendrer un symptôme...une des représentations du symptôme correspond à la représentation d'un fantasme sexuel. »

Page 26 - Lacan dans les *Noms du Père*: « Le symptôme hystérique est un équivalent à une activité sexuelle, mais jamais un équivalent univoque, toujours plurivoque, superposé, surdéterminé. »

C'est le patient qui décide de sa parole, questionnant en même temps sa position de sujet dans son symptôme... ce qui permet de donner toute sa valeur à la subjectivité et à la subjectivation de l'histoire du roman familial.

Premières recettes

Cinq ingrédients d'une clinique freudienne par l'humour sont réunis (mais il faudra hélas encore attendre sur ce point...) :

équivoque dans la métaphore (le symptôme pouvant être considéré comme une métaphore à part entière).

métonymie comme déplacement éclairant la compréhension des formations de l'inconscient.

multiplicité dans toute subjectivité.

contradiction, en poésie par exemple.

la contradiction fait-elle partie de l'inconscient ou «nourrit-elle» l'inconscient en provoquant le refoulement?

Le symptôme est-il moment de l'intersection d'un refoulement et d'un symbole « insymbolisable »

La recherche des contradictions (le «traumatisme» freudien), plutôt fréquente dans l'exercice humoristique, prend tout son sens dans de très belles somatisations...

L'habillage des mots, la multiplicité de sens peuvent apparaître comme contradictoires quand n'importe quel lieu du corps est ou peut devenir zone érogène, du moment qu'une pulsion l'investit. L'anatomie du langage ciselée par les signifiants ouvre à l'anatomie des corps quand, par exemple, J'analité et oralité bouclent (anorexie ou boulimie). «*je me retiens de je ne sais pas quoi [manger]* », «*... faut que je me lâche [devant le frigidaire]*» traduisant une période ancienne affleurante.

La contradiction (pensées opposées), la multiplicité, l'équivoque et une forrœ de métonymie, nous allons les retrouver chez l'Homme aux rats, (une névrose obsessionnelle, de contrainte, première analyse conduite en associanon libre et règle fondamentale).

Ce n'est pas l'analyse la plus drôle, mais on y retrouve les ingrédients poëntiellement «humoristiques ». Ils ne sont pas refoulés et agissent au niveau même de la pensée où ils produisent doute et culpabilité et maibition.

Pour l'Homme aux rats:

Si j'ai le désir de voir une femme nue...

(désir de la servante substitut maternel)

" mon père devra mourir...

(rejet du père qui poserait un interdit)

... et je serais un assassin

(plus protégé de son désir incestueux) =Contradiction

Le Groupe « Humour »

« Venez, on va se tordre le gésier 1 » (II!)

A l'origine, un psychiatre de CMP convainc ses collègues que l'humour dont certains patients font preuve en séance peut être potentialisé en groupe. L'équipe tente alors ce pari de créer un groupe « Humour » dans une institution voisine avec l'idée de proposer à des patientes et des patients possédant un « *sens de l'humour suffisant* », ou à qui cela peut apporter un peu de gaîté, de l'exercer dans un cadre institutionnel.

Dans son projet, l'animateur propose de recevoir toute personne disposant d'une capacité de métaphorisation, de symbolisation suffisante pour participer aux activités proposées avec l'implication et le recul nécessaires: sans restrictions nosographiques.

Mais avec, au delà des règles usuelles de ponctualité, de régularité..., quelques contraintes claires et compréhensibles:

Pas d'agression directe

Ce qui peut poser problème est annoncé à l'avance (une plaisanterie machiste, une blague sur les Noirs, un jeu de mot sur l'obésité...) et fait l'objet d'un accord du groupe (jamais refusé jusque-là).

L'animateur demandera que le groupe réfléchisse au sens de ce qui se dit, de ce qui se vit avant de passer au thème suivant.

Chacun peut revenir sur tous les points évoqués dans cette séance ou dans les précédentes,

Il est possible d'amener du matériel graphique, coupures de presse, CD, DVD.

Il n'y a de tabous que les tabous de chacun. Encore faudra-t-il les découvrir à temps chez l'autre et les respecter ...

Ces contraintes de cadre et de principe simples ont pour visée théorique de « raréfier » légèrement l'atmosphère langagière, de maintenir en tension l'objet du groupe, de rappeler la présence du cadre institutionnel et d'éviter un « lâchage » général (un « *départ en live* / » dans la langue du groupe) toujours possible s'il n'avait été cadré et mis en règle commune.

Une autre inconnue résidait dans la « cohabitation » de personnes pouvant présenter des psychoses permanentes de tous types, des moments psychotiques passagers... avec d'autres participants présentant d'autres troubles.

Cela s'avéra ne poser aucun problème majeur.

1 Live: Terme anglais genre Tendence signifiant: en direct, temps réel, sans recul...

Dépressifs passagers ou dépressifs en phase, «PMD's », endeuillés, mélancoliques, névrosés de toutes obédiences furent informés qu'un groupe « Humour » les accueillerait pendant une heure trente, une fois par semaine.

Rapidement, un curieux petit groupe de patients curieux se forme.

On assiste dans un premier temps à une surenchère de blagues couvrant tout le spectre de la blague (de la fine rare à la vaseuse épaisse).

Comme il était quasiment impossible de mettre un peu de consistance sur des histoires de Toto (était-ce même nécessaire ?), il Yeût un temps du déversement, de la submersion, de la recherche des limites, de la confrontation avec le cadre.

Ceux qui pensaient que, *a priori*, on ne peut pas rire de tout ne restèrent pas. Certains revinrent car progressivement, les « exercices » humoristiques pirent le pas, sans rigidité, fluides dans le courant de la parole mise en commun, parole qui perdit peu à peu de son caractère débridé.

Névrose, psychose et « humorisation »

Tous les membres du groupe connaissent leur pathologie, ont fréquenté les mêmes H.P.¹, lisent les étiquettes de leurs médicaments, bricolent en douce leurs prescriptions.

Certains cherchent à en savoir plus sur internet.

Les patients dont l'accès direct au langage semble le moins embarrassé se retrouvent clairement du côté des psychoses.

Les « névrosés » restent plus tendus, s'auto-surveillent, exprimant parfois une forte culpabilité à s'amuser comme si rire, se détendre et plaisanter représentaient une contre-indication à leur présence au CMP, une forme de déloyauté face à leur souffrance, face à leurs thérapeutes et, plus loin, au corps social.

Comment, même et surtout si c'est plaisant, supporter d'être gai(e) quand le diagnostic est: dépression, quand tout va mal autour de soi, quand tout se ligue, quand le poids du monde semble si écrasant.

Entre deux blagues, entre deux exercices d'humour, chacun a lentement déroulé son histoire avec ses creux et ses pleins, ses bosses, ses points d'ancrages... :

«*J'ai une belle PMD à ce qu'il paraît I*», «*Je serai en dépression toute ma vie I*», «*Je suis maniaque-dépressive avec une petite schizophrénie I*», «*Moi, je ne comprends rien à ce qui se passe, mais je suis bien I*»,

Ou encore «*De toutes façons, vous vous en foutez de nous. Vous, vous allez bien, alors III*».

1 Hôpital Psychiatrique. [« Psy qui a trique, ouais !!! » : équivoque composée par une patiente.]

En-jeux de l'esprit

« Il faut un bon Q.I. pour comprendre le cru 1 ».

Freud prend conscience de la valeur des mots d'esprit et en joue dans son travail.

Lacan joue avec les mots.

Métaphore de l'analyse menée comme un jeu, à l'affût de l'équivoque.

« On ne saurait raisonner de ce que l'analysé fait supporter de ses fantasmes à la personne de l'analyste, comme de ce qu'un joueur idéal suppose des intentions de son adversaire... Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place possible dans ce jeu, celle du mort. »²

Un jeu, ça demande une règle du jeu.

En analyse et en humour, deux conditions sont réunies:

La jouissance de la parole, la règle pas si simple de « l'oser dire » et du « bien le dire ».

La présence d'un autre (émetteur, récepteur, créateur...), du tiers aliénant qu'est l'animateur, en activant une forme de névrose de transfert (place de l'analyste dans les fantasmes du patient) permet au participants de se faufiler du A du supposé savoir au (a) de l'objet perdu qui, dans le même temps, présente un réel partageable.³

Deux conditions de mise au jour des contradictions du symptôme permettant d'aborder le fantasme. Fantasme qui, de fait, oriente la parole, la contraint et rend l'association moins libre.

De sa place l'intervenant, quand il devient fugacement analyste, peut intervenir, relancer, voire interpréter ou stimuler la mise en sens de la production humoristique.

Le passage à l'acte nécessaire que constitue la mémorisation d'une blague... ou le choc du signifiant maître surgissant permettant de la redire (sans mi-dire) soi-même à d'autres permet d'en ressentir, d'en filtrer les effets, de donner une chance à une perlaboration secondaire.

Redire une blague, un bon mot, reprendre un moment de séance est toujours une étape importante d'appropriation. Sa principale vertu serait peut-être de minimiser, de relativiser les régressions à d'autres symptômes: *Je ne saurai jamais... je n'en suis pas capable... Ben si en fait!!! Ça alors!*

1 Le cru de lalangue !

2 Jacques Lacan « *Ecrits* », P. 589

3 Jacques Lacan. « *L'envers de la psychanalyse* » (S XVII), 1969-1970

Contrariété !

• *Certaines femmes préfèrent les fleurs en plastique. Comment veux-tu faire avec ça ! »*

La contrariété faite à la production langagière par le thème (humour) imposé comme contrainte à la langue d'usage, en tenant à l'écart les autres modes d'expression, métaphorise le retrait de l'objet externe destiné habituellement à satisfaire la pulsion (expression habituelle des affects filtrée par l'humour...).

Ne pouvant se déployer dans ses habitudes de pensée, tendue dans le but de produire de l'humour ou d'en comprendre quelque chose, en alerte, légèrement frustrée, la pulsion gênée doit prendre un autre chemin, s'adapter à la gêne.

Dans le champ de la névrose, sous l'effet d'une frustration se déploie une autre manière de dire impliquant une autre manière de ne pas dire (*Versagung* = frustration; *sagen* = dire).

De passive, condition de l'habitude, la frustration produit de l'acte.

Le sens réfléchi (dans tous les sens du terme) refuse l'obstacle, la langue se refuse à..., l'humoriste potentiel se refuse à laisser faire cette langue qui, plus docile habituellement, se refuse à lui.

Et, d'un coup, il « entre en langue », tente son mot, lance son récit.

Passé un cap, la contrainte frustrante (Imaginaire stimulé par l'axiome : « Faites [fête] de l'humour ») rend la langue active.

Par bonheur, le langage est rarement la seule satisfaction que le sujet s'octroie.

La privation par l'extérieur (Réalité de la contrainte langagière) d'une partie du Tout du langage ne risque donc pas de virer massivement au pathogène 1..

Il s'opère alors un contournement du refus qu'oppose la langue contrainte à la satisfaction de la réalisation du désir (être drôle par exemple...).

Le ravissement d'une partie des possibilités langagières met alors en lumière les modes de satisfaction à l'œuvre... ou leurs refus, à commencer par le refus de la satisfaction effective du désir!

- « *Alors ça, ça pourrait être drôle, mais ça ne me fait pas rire fff* »

- « *Je n'ai jamais ri autant sur un sujet aussi sensible...* »

En maintenant cette pression sur l'objet même du groupe, « l'humour-attitude » maintient la frustration.

1 S. Freud - « *Leçons d'introduction à la psychanalyse* » - 1916/1917. Paris. PUF

Soumise à un stimulus peu agréable (retrait d'un objet externe susceptible de la satisfaire), la pulsion à la recherche de gratification trouve d'autres échappatoires, généralement peu mobilisées, dans la sublimation, la conquête de mots et de sens, la surprise de surprendre, la pulsion épistémophilique, la recherche de savoir ou de connaissance... et d'autres satisfactions en lien à l'activité créatrice.

L'animateur peut, à ce stade, entendre les néologismes, langages délirants, glossolalies ou autres verbigérations comme de véritables créations mêlant métaphores et métonymies et amener, à leur grande surprise, leurs créatrices et créateurs à constater, puis à déplier leur propre production.

La reconnaissance, la compréhension des formes qui composent le trait d'humour agrandit une « boîte à outils » qui, sans céder sur la dureté des choses, permet de les adapter, de les vêtir.

« Pour le mariage, j'ai refusé la robe qu'on m'imposait... on ne voyait pas assez mon string... »

« Le fait qu'on ait parlé des caricatures [de Mahomet], ça m'a remis au dessin... »

Dans l'univers de la psychose, la contrariété induite par le projet du groupe de produire métaphores et mots d'esprit dans le cadre d'une atmosphère langagièrement raréfiée fait émerger du sens « *au point précis où le sens se produit dans le non-sens* »¹.

Freud est revenu tardivement en la complétant sur son hypothèse sur la psychose initialement proposée comme un mécanisme de projection/ puis corrigée en 1910³.

« Il n'était pas exact de dire que la sensation réprimée (unterdrückt) à l'intérieur était projetée à l'extérieur. Nous reconnaissons bien plutôt que ce qui a été aboli à l'intérieur revient de l'extérieur... »

Le « *Ce qui a été aboli à l'intérieur revient de l'extérieur* » de 1910 est, bien plus tard, repris par Freud, en 1938.

Il distingue deux éléments" : La psychose viendrait du déni d'un fragment du monde extérieur réel (auquel est éventuellement accroché une partie du Moi) et, de façon concomitante, du fait de repousser une exigence pulsionnelle du monde intérieur.

1 J. Lacan - « *L'instance de la lettre dans l'inconscient...* » Seuil 1966 - p.508

2 S. Freud - « *Trois essais sur la théorie sexuelle* » - 1905

3 S. Freud - « *Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa décrit sous forme autobiographique* » - 1910

4 S. Freud - « *Abrégé de psychanalyse* », p. 135-204

Point tardif et essentiel qu'il défendait déjà en 1894 sur la défense psychotique :

« Le moi s'arrache à la représentation insupportable, mais celle-ci est indissociablement attachée à un morceau de la réalité. En accomplissant cette action [d'arrachement] le moi se détache totalement ou partiellement de la réalité »,

Les deux mouvements s'exerçant dans le même temps produiraient une .. secousse » psychique détachant, puis déniait un fragment de réalité auquel a été associé, ou sur lequel s'est trouvé inscrit (par... «hasard» ?, du fait du traumatisme ?), tout ou partie du moi.

Hypothèse

« La honte sur nous! On ne devrait pas rire comme ça de choses pareilles!!! »

L'hypothèse proposée par le groupe Humour est que le déni est « levable », «remet-table» en je(u) et qu'il ne s'agit pas là de l'irréductible d'un élément interne maintenu à part qui relèverait du clivage.

En reproduisant par les mécanismes de l'humour, des «conditions de laboratoire» à l'inverse, il serait possible de contourner le déni.

Pour la psychose, une proposition freudienne deviendrait:

En rattachant au moi par l'absurde, le rire, le non-sens... une partie présente de la réalité et si cette partie de réalité est « chargée » . de représentations insupportables [interdites, censurées... mais autorisées et encadrées dans le cadre du groupe], une partie d'insupportable reste collée au moi qui doit en tenir compte, protégé par la distanciation que propose l'analyse des mécanismes de l'humour. Le déni, de fait, se trouve égratigné, affaibli, concevable, analysable.

Utilisant la contrainte humoristique comme métaphore de l'arrachement d'une fonction du langage comme d'une partie du moi, nous pouvons former l'hypothèse qu'en imposant un thème« excluant » à une forme habituelle de mode de pensée, il se produit un effet d'« après-coup».

La fragmentation artificielle du monde extérieur réparti entre « mode de pensée habituelle » et « mode de pensée dont la contrainte est librement consentie » peut permettre de donner un sens et peut-être (mais le groupe n'en n'est pas le lieu) de tenter une interprétation dans le cadre d'une « théorie du symbolique» relancée par J. Lacan appuyé sur sa lecture de « *L'homme aux loups* ».

La part détachée du fait de la contrainte représenterait alors les conditions de l'absence, de l'insupportable.

La représentation absente (la contrainte arrachant littéralement des pouvoirs à la verbalisation, à la pensée exprimée habituelle) peut être identifiée à la part déniée d'un fragment du monde réel quasi-intégralement constituée... de la réalité la plus en phase avec l'actualité du monde (être drôle avec les moyens du bord).

Pour la psychose, une proposition lacanienne pourrait être:

En excluant certaines possibilités usuelles du langage du fait d'une contrainte se créent les conditions d'un insupportable associé à la partie du moi habituée à utiliser les pleines ressources langagières. Un insupportable très particulier[celui qui consisterait à être privé de sa capacité à se plaindre, à se conformer aux autres, à « rester sage »...] associé à un moi frustré ferait « monter en pression» la pulsion déviée produisant un effet libérateur dès que la pression chute. Le moi, quand la contrainte cesse [et elle impose de tenter de prendre du plaisir à dire, à rire..], retrouvant ses pleines capacités [avec le sourire] retrouverait en même temps qu'elles la part métaphorisée de l'insupportable.

Le moi doit également en tenir compte, protégé par la distanciation que propose l'analyse des mécanismes de l'humour. Le déni, defait, se trouve égratigné, affaibli, concevable, analysable.

Dans cette optique élargie, le fait humoristique perd de sa prévalence, tout type de contrainte langagière active, contrôlée et encadrée produirait des effets identiques. L'écriture sous contrainte oulipienne, par exemple, s'inscrirait dans la même veine.

Humour et Névrose

« Un quart d'heure traité, ça a combien de places... Tu comprends pas? Ill »

Hystérie: un travail humoristique sur les failles narcissiques, la frustration, les travers de l'autre.

Face à une mère dans la frustration, ou à une mère comblée et potentiellement incestueuse¹ qui met sa fille dans la frustration (la naissance du frère de Dora) ou à un homme défaillant (impuissance du père de Dora.)

¹ « Pourquoi une mère agirait-elle ainsi, sinon parce qu'elle cherche... à se venger d'une offense secrète... subie d'un père, soit celle de la privation du phallus, depuis toujours insupportable. »
G. Pommier

Fait «intervenir du père »: fantasme d'un père séducteur car puissant

En contre partie, son désir ne peut être qu'un désir de désir insatisfait pour ne pas être incestueux car sinon le père serait disqualifié.

Obsessionalité : un travail humoristique sur la scène primitive, la privation, la frustration, la castration.

Phantasme de scène primitive

Une mère intrusive

Un père fantasmatiquement tout puissant, premier, idéalisé et castrateur de la mère

Père censé interdire la jouissance de la mère // à l'enfant.

« *Dans la névrose obsessionnelle... le problème que la mère pose à l'enfant est celui d'une demande sexuelle au sens ordinaire du terme: ce dernier n'est pas mis à la place du phallus...mais à la place de son père, un fils qui dès lors lutte entre l'horreur de l'inceste et la jouissance qu'il peut en tirer.* » J.

Dans les deux cas de cette lutte contradictoire:

le père n'est pas à la hauteur dans le discours de la mère

il prend une place dans le phantasme du névrosé

phantasme où **on** retrouve la contradiction:

père idéalisé séducteur... et père castrateur haï.

Comment faire rire **un** névrosé « freudien » ? :

Le fantasme protège le sujet du réel incestueux.

L'humour, dans le choix des thèmes et les modalités dans les réactions « révèle » le fantasme.

Rectification des rapports du sujet au réel

(*blagues de Toto = sexe = infantile = vulgaire, insupportable...*)

Place qu'il a prise au jeu du désir entre ses parents.

Symptôme dans la subjectivité, (sujet partie prenante de sa plainte).

Développement du transfert

Différentes positions que le patient attribue à l'animateur entre A et a. (*Glissement de : « Lui, il en sait quelque chose de la-ma sexualité » à : « En fait... pas autant que moi sur moi ! »*).

Ce qui va permettre l'interprétation.

Interprétation

Déploiement du symptôme dans ses contradictions.

Interrogation du désir, de la place que le sujet a pris dans le désir de l'Autre.

Construction du fantasme qui, modifié, amène au passage à l'acte.
(*Je dormais au pied du lit des parents > j'ai loué un appartement avec une pièce de plus*)

Humour et Psychose

« Chez Casto, j'ai repéré une grosse visseuse bleue, jaune et blonde en promo »

Travail humoristique sur les positions familiales, la subjectivité, le trait qui relie délire et réalité « *au point précis où le sens se produit dans le non-sens* » 1.

Du côté de chez Freud :

Déni d'un fragment du monde extérieur réel et refus d'une exigence pulsionnelle du monde intérieur.

Freud conçoit ce « refoulement dans le monde extérieur » comme symétrique du refoulement névrotique.

Les conséquences économiques en sont lourdes: retrait narcissique de la libido, désinvestissement du perçu, baisse de l'intérêt non libidinal, retrait de signification, refus ou incapacité d'attribuer un sens au ressenti, retrait d'investissement...

Du côté de chez Lacan :

La métaphore paternelle comme carrefour structural de la subjectivité

Forclusion du Nom du Père (qui n'est pas une métaphore directe mais qui en détermine beaucoup)

La métaphore paternelle n'a pas fonctionné: l'enfant reste dans la position prévalente de phallus: objet de la jouissance de l'Autre,

· La métaphore paternelle, c'est ce qu'il en est du père dans la subjectivité de la mère, des effets de ses fantasmes et de son histoire familiale.

Le délire comme tentative de reconstruction, de guérison, une métonymie du désir.

1 J, Lacan: « *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* ». Paris. Seuil 1966 p.S08

Comment faire rire un psychotique « lacanien » ? :

Pour le psychotique, tout est plus « cash ».

Représentation de mots = représentations de choses = c'est la règle à des degrés divers.

1. Retrouver le premier rapport au langage: passer du A à A barré, de A lieu du langage à A lieu du manque instituant le désir. (*Je n'avais jamais compris cette blague comme ça... Il Y a plusieurs lectures et je n'en avais qu'une... Je ne comprends rien du tout à votre truc /... Les mots, c'est marrant, ça fait comme des traces d'une chose très vieille mais assez chouette...*)
2. Repérage de l'équivoque, de la contradiction, de la multiplicité, de la relativité du sens (métonymie, métaphores...)
3. Les mots ne contiennent pas tout, mais au contraire ouvrent à un espace de manque, ou comment passer de l'objectivité à la subjectivité du langage.
4. Le questionnement qui subjective le vécu.
5. L'acceptation que personne n'en sait ni ne comprend tout.

Du « IL » au « JE »

« Chaque tour d'hélice nous rapproche de la cuisse » (Un gars de la Marine à moteur)

Dans ce jeu des étiquettes bien collées, quasi « Intégration et Indentité » (*je suis ceci... et moi j'ai cela !*), l'évolution entre énonciation et énoncé - entre ce qui se dit, comment ça se dit et ce qui ça (et surtout « se ») signifie - pourrait constituer en lui-même une étude complète tant le schéma de communication privilégié se dévoile dans sa part active.

Les énoncés « j'ai » (*j'ai une PMD...*) et « je suis » (*je suis bipolaire...*) et leurs lectures en identifications côtoient en parallèle le passage du « il » (*le Docteur M. me suit [suivre] pour ça mais en fait, c'est pas pour ça...*) au « tu » (*tu sais, pardon, vous savez ce que j'ai?..*), puis au « je » (*je suis [suivre] le Docteur MC, et je ne vais pas si mal que ça au fond...*) montrant progressivement le désengagement du mode « récit » soutenu par le « il ».

De « j'ai » à « je suis », de « il » à « je », le passage a pris un an pour certains participants.

Le « Il » actif (l'autre indistinct, le Grand-Autre toujours pas loin...) restant pour la personne le moyen de s'en remettre au monde et de lui laisser la responsabilité de l'énoncé, évinçant de ce fait ce qui pourrait constituer du sujet

Le « Tu » qui vise et implique l'autre présent, identifié, représenté permet la traversée de « l'énonciation d'énoncé» (Vous diriez quoi de ce que je viens de dire...).

Ce même « tu » qui possède également une fonction d'évincement, celle de l'interlocuteur (projection-protection défensive du «je»).

Progressivement, passant par des phases de retournement négatif (« je ne suis pas... », « je n'ai pas... », « il ne... », « tu ne... », « je ne... »...), le « je » émerge ça et là, condition implicite nécessaire aux premières productions humoristiques.

« En fait, on peut voir le monde sous un aspect marrant, je n'y avais jamais pensé... »

« On m'a toujours dit que je n'avais pas le sens de l'humour »

« Il y a des jeux de mots que je ne comprends que maintenant »

« Mon père, il était drôle, mais ça ne faisait pas rire ma mère pourtant elle aurait bien eu besoin. Alors je vais rire pour elle... »

« Je raconte bien les histoires en fait... Je n'avais jamais osé / ».

« Nous y sommes tous pour quelque chose »,

« Tiens l, je vais raconter une blague si je m'en souviens, mais je ne les raconte pas bien. " »

« Moi, j'ai vu un truc rigolo l'autre jour... »

La richesse de la langue se déploie alors dans le choix élargi des mots, des adjectifs, de leurs sens directs, de leurs inverses, opposés ou contraires, des homophonies...

Ce curieux mélange sous contrainte - et sous surveillance, ces glissements quasi-grammaticaux du « il » au « je » dans lesquels se glissent nombre de signifiants, produisent au fil des premiers mois une alchimie particulière.

Une série d'opérations de pensées qui mettra en lumière l'omniprésence dans l'humour et le mot d'esprit de condensations métaphoriques et de déplacements métonymiques.

Deux pièces maîtresses de la conception structurale du processus inconscient.

Métaphores et métonymies

« A Perray-Vaucluse, on est parqués.

Et le parqué, il faudrait qu'il s'astique tout seul !! ».

L'exercice que la fabrication d'une matière humoristique nous propose s'inspire alors du « *trouvé-crété* » winnicottien au sens où le créateur du trait, de l'attitude, de l'effet de mot ou de sens est, en même temps, son propre récepteur (rire intérieur..).

Au sens où le récepteur de l'humour devient, en temps réel, le créateur en lui de la machine à sens, à décaler le sens, à créer le sens... qui [le] fera rire!

Pour appuyer ces deux hypothèses, il est nécessaire que l'objet « *trouvé-crété* » préexiste.

Chercheur-Inventeur-Récupérateur, Créateur-Émetteur, Récepteur-Créateur, des boucles se déploient dans le huis-clos du groupe, dans le huis clos du psychisme de chacun qui, peu à peu, se propagent, se déclinent lors du retour au monde, au monde du réel, au réel du monde.

On peut modestement penser le groupe Humour dans un ensemble psychique remobilisé fournissant un espace intermédiaire, une aire winnicottienne (encore lui!) qui produirait du lieu et des conditions favorables pour un rappel supportable de ce qui a déjà eu lieu... sans lieu!

Comblant ce vide langagier, ces torsions, ces compressions ou ces étirements, remplacer par un autre fragment contraint ce fragment volontairement et insupportablement manquant du langage, du mode courant d'une pensée parfois stéréotypée, souvent ralentie par les traitements, constitue une forme de réparation en permettant au Moi gêné dans son expression usuelle de recoller à ce qui semble arraché de lui sur une autre scène.

Et de reprendre la recherche de la piste du déni d'un fragment du monde extérieur réel et de la pulsion qui l'a pro-pulsé.

Ce faisant, le monde réel acquiert progressivement la qualité de devenir lui-même créateur involontaire de matériel humoristique, « humorisable »,

« *Le monde est tellement dingue que ça en devient drôle... »*

« *Le plus drôle, c'est que le monde croit que c'est nous les dingues... »*

« *Vous avez vu, ils ont mis la pub d'Air France en face de l'article sur le crash de l'avion.i, »*

« *« Sarko » a installé son Q.G. de campagne chez les Kurdes, ça a fait chuter le cours du kebbab ! ».*

Tout à coup, le Grand Autre semble partager les mêmes affres que le Sujet lui-même, jusque-là subissant. Sujet qui reconsidère alors son monde, sa sphère avec de nouveaux atouts de taille : la capacité à en détecter les paradoxes - à commencer par les siens - et la capacité à en rire.

Une arme fatale contre la paranoïa rampante.

L'humour est une force de liaison qui maintient une distance à l'égard de soi, en déplaçant à l'extérieur ce qui pèse en surplus sur le Moi.

Il écarte à proprement parler la réalité sans perdre le lien avec elle.

Le jeu sur les mots et sur le langage permet au sujet une action sur l'extérieur, un travail de symbolisation important, de distanciation, un contrôle complexe de nombreux paramètres et particulièrement celui de la capacité à rire de soi, fondatrice de l'humour moderne.

L'humour accomplit pleinement son potentiel de mise en connexion du dedans et du dehors reformant un temps une continuité. L'humour et le langage, dans leurs rôles de liaison réassemblent deux visions du monde.

C'est une *Weltanschauung*, une manière de voir les choses (et non une « humeur »), un filtre par lequel passe le regard et qui structure en retour perception, langage et imaginaire.

L'humour mélange le haut et le bas, le grand et le petit, induisant l'existence de points de vues différents, potentiellement permutables, faisant apparaître de l'Autre quand il n'y avait qu'Un.

Un champ de l'inédit s'ouvre, formé de morceaux hétéroclites qui pourtant peuvent idéalement fonctionner ensemble en bonne intelligence pour peu qu'on les associe dans un cadre tenu.

Esprit comique et l'esprit de sérieux, Idéal et Réel rééclairés renouvellent les figures de l'ancien pour en proposer d'autres, neuves, inconnues, encore inexprimées.

L'humoriste en chacun est celui qui constate ces multiples divergences et souhaite les réconcilier. Derrière la drôlerie perce le souhait de réparer le divorce de la pensée avec elle-même.

Jets de mots

Retire ce mot-là, Omar!

Le groupe « Humour » n'est pas un groupe de parole de plus.

Sa thématique orientée met en rapport des choses, des situations ou des objets hétérogènes pour les condenser, les déplacer, les combiner, les mésallier souvent... ouvrant ainsi la voie à la surprise - une « chatouille » de l'âme ? -, à la stupéfaction et au rire puisant leurs ressources dans le vaste réservoir des transgressions autorisées.

La création d'un espace transitionnel, d'une aire intermédiaire déjà évoquée peut se concevoir alors comme une zone de « travail possible » entre « moi » et « non-moi ».

Une zone d'exercice dévolue à la distinction, aux recombinaisons ... de ce qui appartient essentiellement au sujet et de ce qui lui a été plaqué.

La nature même de l'atelier le situe sur le fil d'une langue pour chacun différente.

L'équilibre est sans cesse à trouver.

Quand ce qui se veut « « humour » » n'est que prétexte à l'agression, à la critique, au cynisme, à l'ironie, il ne s'agit plus d'humour et tous, tous et l'animateur aussi, en ont fait la difficile et parfois destructrice expérience.

L'humour et le jeu sur les mots est un exercice délicat, tous le savent en rejoignant le groupe.

C'est une des entrées les plus exigeantes et les plus partagées pour la cohésion des participants.

C'truc dur bouge !?

« Moi. quand je me marre, mes plumes, je m'en fous! »

La structure bouge t-elle si on la reconsidère comme un maillage entre le mythe individuel et fantasmes?

Qu'en est-il de la dynamique de la structure et dans la structure ?

Que peut-t-on laisser comme trace traçable dans le Grand Livre des Évaluateurs ¹ ?

Socialisation: blagues qui circulent, anecdotes partageables...
Structuration: le cadre est libre mais strict. Valorisation: comprendre l'humour et éventuellement produire de l'humour.... Reconnaissance et acceptation des capacités différentes de chacun. Apprentissage de la retenue.

Écoute attentive de l'autre. Attention portée à la gestuelle: effets visuels, attitudes, réactions. Entraide. Respect de soi et des autres: politesse, ponctualité, présentation vestimentaire.... Empathie et soutien. Identification puis mise en mots de contenus agressifs. Compréhension progressive des traces négatives dans les productions. Repérage tolérant de la « petite différence » de l'autre. Capacité à l'autodérision : condition essentielle et progressivement partagée par le

¹ Que leurs Noms et leurs Poulets soient Loués.

groupe. Travail de symbolisation « de soi à soi » : rôles joués, masques, positions familiales attribuées et relatives.... Confrontation avec des sujets « tabous » : racisme, haine, sexuel, addictions... mais aussi envie, jalousie....

Mise à disposition d'un registre d'émotions en extension. Coexistence de tensions contradictoires: espoir d'être surpris-e, crainte d'être déçu-e. Stimulation de fonctions cognitives: apprentissage, mémorisation très sollicitée. Autonomie et revendication de la pensée propre: la parole du participant est accueillie dans ses formes décalées. Créativité et imagination langagières. Mises en acte corporelles (mimes et mimiques)... et remises en actes de parole.

Reconnexion, résonance et associativité avec certains troubles: objets corporels partiels et psychoses. Néologismes et schizophrénie. Identification de la « petite différence » et humour raciste... Reconsidération de l'image du corps dans ses imperfections, dans son hétérogénéité. Dimension langage/corps: interactions psyché - soma... L'acte revu et reconnu comme parole qui a échoué...

L'humour, les jeux de la langue et sur les mots sont placés au service de l'écoute, de l'émotion, de l'imagination, du respect...

Conditions qui font progressivement réémerger du Sujet.

L'analyste dans l'institution

« L'avenir appartient à ceux qui se lisent Tao » (novembre 2005)

L'institution n'a pas demandé de psychanalyste, mais a accepté son projet sachant qu'il en était un (...) !

La création de l'atelier a reposé sur un rapport singulier entre un animateur disposant de ce qui est convenu d'appeler le « sens de l'humour », d'un préconscient verbal délié, de capacité associatives et de rêverie fluides, d'une sensibilité à la trame du délire de l'autre...

La pratique psychanalytique consiste là comme ailleurs à faire advenir le sujet à lui-même, à accueillir ses difficultés et peut-être à l'aider à se retrouver dans ses contradictions.

Avec également comme objet pour le participant de se fabriquer une unité intérieure lui permettant dans le plus de circonstances possibles de parler en son nom, de sa place.

Même si ça ne plaît pas toujours au voisin ou à ceux qui voudraient bien voir cette personne ne pas changer de place voire ne pas changer du tout!

Dans bon nombre de cas, les participants au groupe «Humour» ont juste besoin d'être soutenus dans un effort, d'être accueillis dans un lieu de parole unique, long en durée, collectif, ouvert et tolérant. Juste pour un moment, pour ne plus porter pendant une heure et demie les projections d'autrui. Et de profiter de ce répit pour rire, en rire, pour créer une «*parade portable*»... et emportable face aux attaques de leur monde fragile.

Soumis à de nombreuses sollicitations, à commencer par celle qui consiste à être identifié comme être souffrant de cette souffrance très particulière qui est celle du désordre mental, ces patients cessent de l'être un temps quand ils rient aux éclats.

Pour un moment, plus de projection d'autrui, plus de scène primitive terrifiante, plus de narcissisme primaire menacé de dissociation, plus d'injonction à agir comme un chiffon juste préoccupé d'être le moins fou possible au regard des autres.

L'institution qui accueille ces personnes joue son rôle en leur proposant un espace libre de mise en mots, un contenant sûr au creux duquel ce qu'ils pensent n'être que folie se confronte à celle des autres, à celles des normaux, à celle du psychanalyste-supposé-savoir), crédité de tous les tampons et cachets (!?) de la bonne santé psychique et de la bienveillance maximale.

« *Votre Cire est trop bonne l* » (Un patient parlant de l'animateur - Séance sur l'épilation avant les vacances).

La puissance des valeurs affectives, des mythologies familiales, des pressions sociétales pèsent lourdement sur les forces de vie.

Le psychanalyste dans son rôle d'animateur, de relanceur, de questionneur, d'interprétant... gratouille ces forces-là qu'il considère comme les seules valeurs de ce moment.

L'être supposé en désordre se surprend à constater qu'il existe d'autres ordres, des événements qui autrement s'ordonnent et dans lesquels il peut se reconnaître, se glisser, s'abriter et qui lui sont doux.

C'est un être en ordre qui regarde par-dessus son épaule l'Autre qu'il était un instant avant, de là où il arrive, du vaste monde.

Et qui cherche, quand il y retourne, les traces de ce qu'il a vécu pendant quelques instants, disséminées durant 90 minutes d'un autre espace. Les traces d'un espace de possible(s), d'une zone de travail en surface chaotique dans le choc des mots, des images, des sens-dessus-dessous, d'un « écart transitionnel » unique et contenant.

« *Cent dessus, sans dessous!* » (séance sur les soldes d'été)

1 « *Le psychanalyste doit savoir ignorer ce qu'il sait, dit Lacan... le non-savoir, n'est pas la négation du savoir, mais sa forme la plus élaborée* ». J. Lacan. « *Écrits* » p. 358

L'humour: illusion contenante ?

« *Tracillonnage* »¹ consolant appelé à la rescousse dans des situations difficiles, témoignage réactualisé de l'amour maternel précoce ?

Métaphore, par déplacement, de la voix consolante, du discours réconfortant de l'objet d'amour primaire qui venait apaiser la souffrance et la solitude. ?

Au creux du groupe pris comme une monade, une enveloppe, un placenta... du sujet apparaît que reconnaît le psychanalyste (sou)riant (et ému) laissant le corps aux médecins, sans connaissance des dossiers des patients, tenu par le secret.

Mais toujours vigilant quand le conseiller, le pédagogue, l'éducateur, l'assistant, le maître, l'objet de séduction... sont convoqués à sa place.

La distance d'avec les patients que l'animateur (et l'analyste) est censé maîtriser, avec laquelle il travaille dans le transfert, avec laquelle il se protège et maintient sa psyché fluide est puissamment chahutée par ce type de groupe dans ce type de voltige.

Comment fabriquer de l'humour sans se dévoiler, comment rire sans dire quelque chose de sa propre manière d'emprunter les chemins de l'autre quand il vous y convie.

C'est sur les terres psychiques des patients que l'analyste-animateur-humoriste avance à pas feutrés.

Emporté par les rires, riant lui-même, il ouvre sa bouche...

Et l'on y voit dedans!!!

L'implication personnelle de l'animateur est au cœur d'un dilemme permanent, sujet de discussion dans l'institution qui s'effraie parfois de trop de proximité"

Un patient dit un jour:

« *Rire ensemble ici, c'est comme choisir un papier peint!* ».

Une séance entière fut consacrée à cet aphorisme subtil.

En effet, le papier peint, on en décide ensemble.

Pour un temps, l'autre doit s'ouvrir, dire sa couleur, sa température, envoyer quelques pavillons.

Le papier peint comme le rire commun, on vit avec, on vit dedans, chaque jour le goût de l'autre est visible, rémanent, palpable.

1 Une patiente: « Mon sillon n'est pas droit! ». « Assied-toi correctement! » lui répond une autre.

2 « Se marrer à six cents pas, elle s'y sent pas! »

Le goût des autres devient environnement, contenance, illusion et chance de beauté.

La « beauté » d'un bon mot soigne t-elle ?

Le rire soigne t-il ?

Faut-il que l'analyste soit une personne de soin au milieu de personnes de soin ?

De quel soin quantifiable parle t-on quand un patient mutique gagne son quart d'heure de gloire en racontant une blague de crocodile lors d'un repas à des proches qui n'en avaient jamais entendu autant... ni de si drôle ?

Ce lieu de parole légère et souvent grave, où le drame n'est jamais loin, inédit dans sa forme, ce lieu inquiète.

Quand on passe, par des glissements langagiers hilarants de « *Anafranil* » à « *Pisseuse* » (... *Nana fera Nil...*), le « supposé savoir » du médicament peut en prendre un coup.

C'est ce que peuvent penser certains prescripteurs qui voient d'un mauvais œil « *Tercian* » devenir « *Torsion* » ou la création de ce slogan vertueux : « *Pas d'alcool, juste un Haldol* ».

Le rire, dont on sait l'écrasement qu'en font les dictatures et d'autres tyranneaux plus domestiques, pose le problème de l'énigme.

Cette énigme sans clé qui consiste à ignorer avant que ça ne se produise l'effet qu'une collision... de sens va provoquer sur un auditoire qui s'en souviendra simplement comme d'une rencontre aux effets heureux.

Les équipes en charge du corps, des corps, du corporel, de la corporéité, du geste, de la concentration, du durable, de l'inscrit dans la mémoire des articulations, des postures ou des comportements... s'angoissent parfois en voyant des bossus psychiques se redresser d'un coup, hilares, les mains sur les hanches.

Et, se souvenant, sinon de la cause, du moins que ça a existé !

L'humour propose une disjonction rigoureuse entre le signifiant et le signifié, ce qu'opèrent déjà les formations de l'inconscient par les symptômes, par les rêves, par l'acte manqué et par le mot d'esprit.

Le mot d'esprit, le trait d'humour constituent des ensembles repérables de signifiants indépendants de leurs signifiés habituels.

Freud le montre dans son « *Mot d'esprit...* »,

Et, à sa suite, Lacan propose, dans le fil de RSI, ce quart-élément liant les trois autres qu'instaure l'analyse, que soutient l'analyste.

C'est ainsi que l'analyste, même quand il n'est pas à sa place habituelle, institutionnelle, convenue, peut aider des psychotiques... à « réussir » leur psychose sans délirer, dans cet effort de rigueur, usant de la possibilité

qu'offre le faire-rire-l'autre pour, un temps enfin, occuper une place unique sur une scène sociale « normale ».

Dans ce sens Jacques Lacan a eu l'originalité de présenter le séminaire XXIV, *Le Sinthome* ou il déroule la psychose de Joyce... et l'audace de dire à Yale: «*La psychose est un essai de rigueur. En ce sens, je dirai que je suis psychotique* ». ¹

Ça échappe.

Ça échappe à tout le monde.

En effet, ça peut échapper!

Si ça déborde, ça peut rechuter.

« On » se méfie de l'embellie, de la phase maniaque cachée derrière le grand sourire" Et à juste titre !

Mais sur des dizaines de participants, pas une décompensation, pas un passage à l'acte hors-cadre car l'humour n'agit pas comme un dopant, comme un artifice.

Il ne s'accommode pas durablement de « faux-self ».

Même si, parfois, le groupe « calme sa joie»... pour ne pas faire trop de vagues au-dehors, pour ne pas trop « inquiéter» les équipes au retour dans ce Réel dont il est dit qu'il ne cède jamais ou qu'il revient toujours.

L'humour en milieu institutionnel se donne des procédures, s'entoure, se surveille presque ³. -

Mais il profite toujours à ceux qui en usent.

1 Puis, le 5 janvier 1977 à l'ouverture de la section clinique de Vincennes: « Si j'étais plus psychotique je serais probablement meilleur analyste! »,

2 La « banane maniaque» en langue du groupe.

3 « Ceux qui cherchent des causes métaphysiques au rire ne sont pas gais» - Voltaire